

Jozée Devoua

Une leçon de vie

Josette Noreau

Number 137, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Noreau, J. (2007). Jozée Devoua : une leçon de vie. *Liaison*, (137), 56–57.

Jozée Devoua : une leçon de vie

JOSETTE NOREAU



JOZÉE DEVOUA est une chanteuse de jazz, certes, mais pas une chanteuse comme les autres, et ce, pour plusieurs raisons. D'abord, deux opérations majeures au dos ont laissé de sérieuses séquelles. Elle doit composer au quotidien avec la douleur physique et les obstacles à l'accès dont nous, les personnes mobiles, sommes si peu conscientes. Elle doit aussi esquisser les questions indiscrettes de personnes bien-pensantes qui veulent *tout* savoir sur « ce qui lui est arrivé ». Et puis, il y a ce qui « nous » arrive quand elle chante...

J'ai eu le plaisir de la voir en spectacle en mai dernier à la Nouvelle Scène, lors du lancement de son premier CD, *Low Key*¹, album que je ne saurais trop vous recommander. J'ai eu le plaisir de la regarder longuement, de baigner dans l'atmosphère calme et sereine qu'elle s'est créée. J'ai eu le plaisir d'entendre sa voix chaude et enveloppante qui, un peu à la manière de Diana Krall, semble n'exiger aucun effort de sa part. Une chose est certaine, sur scène, elle ne souffre plus. Voici les faits saillants d'une entrevue qu'elle m'a accordée en août dernier.

Josette Noreau : Jozée, raconte-moi un peu ta vie!

Jozée Devoua : Je suis née à Victoriaville en 1971. Mon père était policier pour la Sûreté du Québec. Il a changé de poste souvent et la famille suivait. Jeune, j'ai donc été déracinée à plusieurs reprises. En 1992, à l'âge de 21 ans, j'ai été diagnostiquée diabétique de type I. En octobre 1997, j'ai subi une première chirurgie au dos pour une scoliose à 60°. Une greffe osseuse au bassin et ma douzième côte ont servi à remplacer les vertèbres amputées, le tout était maintenu en place par des tiges de métal. En novembre 2000, les douleurs étaient atroces. À contre-cœur, les médecins ont fait une deuxième opération. Toute la région dorsale était infectée. Ils ont décidé d'enlever les tiges de métal. Les mois de convalescence ont été longs et pénibles. Le résultat : en plus de l'insuline, je prends des médicaments contre la douleur tous les jours. Mon bassin est soudé à un angle d'environ 30° vers l'avant, de sorte que je marche

avec difficulté. Même avec une canne, je ne peux faire plus d'une vingtaine de pas à la fois. Le fauteuil roulant est une option, mais je déteste ça. On voit les gens au niveau de la ceinture, ce qui n'est pas toujours leur meilleur angle (rires), et eux, ont tendance à nous parler comme si nous étions parfaitement débiles, ou à nous ignorer carrément. C'est une chose de s'asseoir dedans pour l'essayer, c'en est une autre de devoir y rester!

JN : Dans quelle mesure les opérations que tu as subies ont changé ta manière d'être, ta personnalité ?

JD : Très peu je dirais, en dépit de ce que l'on pourrait croire. Peut-être que les mois de convalescence et de réflexion m'ont permis d'arriver à l'essentiel plus vite que d'autres, mais je n'en suis pas certaine. Par exemple, j'ai toujours été très directe et j'ai toujours dit ce que je pensais, même qu'on me le reprochait quand j'étais petite. Mais selon moi, ce n'est pas un défaut d'être honnête, de dire ce que l'on pense vraiment, surtout à quelqu'un qui nous demande notre opinion. Les gens ont tendance à penser que c'est préférable d'y aller par quatre chemins, d'enrober la vérité, par peur de blesser, de faire de la peine. Mais ça peut être aussi un manque de courage. Selon moi, les passifs-agressifs causent beaucoup plus de dommage à leurs proches que les personnes directes. Je n'ai pas une once de méchanceté dans le corps. Je suis très sensible aux gens et je ne voudrais jamais blesser qui que ce soit. Mais dans mon cas, vu que je compte mes pas, pas question de prendre de détour (rires). Et j'ai toujours été comme ça.

JN : Et la musique dans tout cela ?

JD : J'ai commencé à prendre des cours de chant en 2003. Peu de temps après, une de mes amies se mariait. Elle m'a demandé de chanter à son mariage. J'ai dit *oui* sans hésiter. Je savais d'instinct que je venais de prendre un virage important : plus question de reculer, je devais relever ce défi. À ce mariage, des personnes m'ont entendue chanter et m'ont demandé de participer à d'autres événements, et c'est comme ça que tout a commencé. Puis, j'ai décidé de prendre des cours de chant de groupe organisés par la

1- En vente aux magasins Archambault et CD Warehouse, ou en visitant son site Web jozeedevoua.com. Un dollar par album vendu est versé à l'Association canadienne du diabète.

ville d'Ottawa. La directrice venait voir ce qui se passait de temps à autres. Elle aimait ce que je faisais. Un peu plus tard, un de ses collègues et employé de la ville partait à la retraite, elle m'a demandé de chanter à son *party* de départ; offre que je me suis empressée d'accepter (rires). Je ne connaissais aucun musicien à l'époque, tout était nouveau pour moi. Le jazz aussi, c'était assez nouveau. Elle a trouvé un bassiste et un pianiste pour m'accompagner, des débutants eux aussi. Nous nous sommes retrouvés tous les trois sur scène, devant 250 personnes, après une seule pratique avec le pianiste et aucune avec le bassiste. C'était ma première « gig ». C'était en 2004.

Ce soir-là, je me suis promis que si jamais j'en faisais une autre, ce serait avec des musiciens professionnels. Et c'est ce que j'ai fait. Je me suis renseignée pour savoir qui étaient les meilleurs musiciens de la région, je les ai appelés et je travaille aujourd'hui avec des musiciens de grand talent: Jean-Pierre Allain, piano, Mike Tremblay, saxophone, Normand Glaude, basse, et Denis Ouellet, batterie.

Et j'ai continué à prendre des cours privés: chant, piano, théorie musicale, jazz. J'ai même pris des cours de saxophone pendant un moment, instrument que j'aime particulièrement, mais j'ai dû abandonner, mon horaire étant trop chargé. Donc, je joue du piano, je lis et j'écris la musique, je fais mes propres partitions, ce qui économise pas mal d'argent. J'arriverai bientôt à faire mes propres arrangements.

JN: Quel est ton répertoire?

JD: Le jazz est le genre de musique qui me convient le mieux, qui colle le plus à ma personnalité. Je chante en français, en portugais et en espagnol, mais surtout en anglais. Il y a des chanteuses qui chantent toujours le même répertoire. Moi, j'aime le changement, j'aime la variété. S'il fallait que j'interprète toujours les mêmes trente chansons chaque fois que j'ai une « gig », je m'ennuierais à mort.

Ce qui est le *fun* en jazz, c'est le côté improvisation — tous les musiciens de jazz te le diront. J'improvise aussi quand j'interprète un texte. D'une fois à l'autre, l'histoire change dans ma tête. Tu sais comme moi que pour bien interpréter une chanson, il faut se mettre dans la peau du personnage, se demander: Qui suis-je? Où suis-je? À qui est-ce que je m'adresse? Tous ces détails font que les gens y croient. Chaque fois que j'interprète une chanson, c'est un peu comme si je l'écrivais. Je la retravaille à ma façon. J'aime particulièrement celles qui ont un sous-texte, comme *Change Partners* par exemple. Nous sommes sur une piste de danse, il y a tout un décor. On entre dans l'univers d'un des danseurs qui dit *Won't you change partners*

with me? Ça suggère de vouloir changer de partenaire, mais ça peut aller plus loin: on peut aussi laisser son partenaire dans la vraie vie, pas seulement sur la piste de danse. J'aime les choses subjectives qui peuvent être prises au premier ou au deuxième degré. J'aime quand le propos est large et qu'il peut s'appliquer à diverses situations. Et puis, je ne me lasse jamais de chanter de belles mélodies. En jazz, une chanson swing peut être mise en bossa-nova, devenir une balade, c'est illimité ce que l'on peut faire. On ne se lasse pas de la même chanson. Tu peux refaire un arrangement au point où une chanson est presque méconnaissable. Il y a même en anglais ce que l'on appelle des *vocalese*, pas des vocalises comme on fait vocalement; il s'agit plutôt de mettre des paroles sur un solo instrumental existant et d'en faire une nouvelle chanson, comme si la chanson initiale tombait enceinte (rires). Comme je te dis, les possibilités sont infinies et c'est cela qui me fascine le plus.

JN: Et l'amour dans tout cela?

JD: Je m'entoure de gens qui savent regarder dans les yeux, voir au-delà des apparences, parce que physiquement, je ne suis plus comme j'étais. Des fois, j'ai des journées difficiles. Ce n'est pas toujours facile ce que je vis. Je réussis à être de bonne humeur, mais il y a des moments très difficiles. Tu sais, je ne peux pas aller me promener dans le parc de la Gatineau, faire des escalades, des randonnées pédestres, je ne peux pas faire ce que je veux... tout ce qu'un conjoint aimerait faire avec sa blonde. Alors ça va prendre un homme qui sera capable d'aimer vraiment, pas un amour égoïste. Mais tout le monde devrait en exiger autant. Dans le fond, c'est ce que j'ai toujours voulu. Ça revient à ce que je disais tout à l'heure. Mon dos, mon diabète, ça m'a permis de réaliser des choses, de faire le tri et de constater que la vérité la plus crue se cache sous des clichés les plus banals comme: tout arrive pour une raison, tout ce qui monte redescend, il faut profiter du moment présent. J'ai encore toute ma tête, mes bras, mes jambes, mon sens de l'humour, mon amour de la vie et de la musique. Comme je disais à une copine qui réagissait à mon sentiment d'urgence: « Demain, toi aussi, tu pourrais être en fauteuil roulant! ».

JN: Merci Jozée pour cette merveilleuse leçon de vie! ■

Josette Noreau est traductrice et réviseuse. Elle travaille pour le Bureau de la traduction à titre de chef de la sous-section du CRTC. Auteure-compositrice-interprète, elle a produit et réalisé un premier CD en 2004. Elle entend lancer un deuxième album à l'automne 2007. Elle est aussi membre de l'APCM.